

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Guy Gervais

Volume 13, Number 2 (74), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30764ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, G. (1971). Poèmes. *Liberté*, 13(2), 109–114.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

POÈMES de GUY GERVAIS

À MON PÈRE D'ICI,

J'offre déjà les ruisseaux des racines dans la rose des membres
pour que fleurisse la mort des années près de moi, de ma
[bouche

et que la femme ne soit plus d'ici que j'aime à découvrir
d'un enfant sur sa joue musicienne et frileuse de froid
d'un enfant dur comme l'or d'un cerceau de soleil tout présent
garde-moi sur ton coeur pour traverser le Gange dans les
[flammes

le souffle de tes cendres réchauffe mon oeil brûlé d'amour
parle-moi du silence dans ta voix de rosier et ton verbe
[d'écorce
je veux ne plus être le prochain vol des pétales mûris d'attente

Trop peu de nous croissent dans le vermeil des ans de miel
pour que cesse enfin la légende de périr en terre
grâce d'une seule force, d'une île au centre de mourir
auquel rien n'échappe ni vers l'est ni vers l'ouest
où les colombes ne traduisent plus les signes de l'avenir
Amérique amère, tes rives sont droites des croix hautes de la
[foi
et tes rocs roses attendent l'ailleurs des êtres que tu couvres
sous les feuilles oranges et pures de forêts indigènes
le sang est là près des sources qui descendent d'ancêtres vastes.
De la soeur naturelle venue des eaux sur des formes d'oiseaux
où sont les fils d'argent qu'elle déposa aux lèvres du fleuve ?
les vagues les portèrent jusqu'au fond du royaume des rouges
pour échapper à la naissance d'eux-mêmes près d'eux-mêmes

musique qu'entre nous traverse nos heures fleuries
le chant des êtres est doux des vols d'horizon
cherches enfin d'entendre au fond de vivre l'air
où le souffle est l'absence de gémir et d'éclore

jusqu'où vont les souvenirs de naître qui déchire nos corps
pour les projeter blessés aux rives d'un nouveau siècle
haletants encore des ombres qu'un jadis opprimant
glisse entre les feuilles au jour du désir d'apparaître

hors de nos humbles douceurs de flore et d'ellipse
rien n'est prononcer plus bas que l'on ne puisse entendre
la grâce d'un appel bien souvent qu'un oiseau lance

vers qui le seul vertige de l'écouter emporte l'avenir
dans ses formes d'encens qu'un souffle unique conduit
l'homme vainqueur, qu'une victoire lointaine renouvelle,
[enfouie

périr, outrepasser ses âges d'une branche sans fruit
est-il propre à nos corps fiers et tendres gardiens des siècles
malgré l'angoisse s'enveloppant de l'ombre même de ses

[cendres

refuge où le geste et le signe se voilent l'un à l'autre
taire, est-il toujours possible de l'écouter ce verbe qui nous fit

[naître

sans avertir les sens de sa venue sur le sentier de l'être
fragile combien l'es-tu silence qui ne dit pas pourquoi
alors qu'on t'interroge du haut des naissances cumulées
l'enfant déjà n'aspire qu'en hurlant son mystère fleuri
d'être auprès de toi suspendu comme un fruit d'une femme
mais quelle réponse enfin reçoit-il que ses joies du retour
d'être arrivé sur l'aile en terre d'un nouveau monde
combien sont-ils, portant cette inquiétude qui les emporte

[tous

aussi nombreux qu'elle-même peut recouvrir de formes
à travers les âges et les rivages as-tu compté combien
de coquillages dessinent le destin d'avenir par le trait naissant
ininterrompu de la lumière de leurs corps d'eaux ?

terre, terre, et leurs bras se tendent sous l'espace
d'être ailleurs, hors d'eux-mêmes et sauvés
mesurant tout l'espoir qui se glisse à parcourir encore,
puissent-ils s'exiler, puissent-ils mourir ou fuir le geste d'ici
leur corps n'appartient plus au temps mais à l'heure brûlante
d'avoir cru aux siècles de la mémoire de leurs fronts inquiets
d'ancêtres fiévreux d'obéir au passé qui souffle vers l'ouest

quel est ce monde que traduit sous nos yeux le vol d'une
[colombe ?

que reste-t-il enfant de l'écarlate de cet arôme de tes joues
 que ta naissance s'accomplisse parmi nous quel mystère encore
 puisque tu es fleuri sous les eaux qui t'abandonnent au
 [monde
 après la traversée des âges sur le voilier mobile de l'esprit
 ta forme était déjà avant que tu l'animes au milieu de la chair
 que savions-nous de toi dans nos étreintes nocturnes, de ta
 [lumière,
 tu habitais nos membres aveuglés par le temps, entiers au
 [rituel,
 tu attendais sur le seuil de l'ombre, de t'y précipiter confiant
 [et couvert
 de la flamme d'émerger lucide de la mer parmi les inconnues
 défini, unifié, fort comme une tige sous le souffle nouveau
 pourtant ta ressemblance me hante d'avec cet ange, ô miroir
 [de soie
 qui passe et revient comme un souvenir habiter parmi nous
 l'humanité n'est qu'une image tendue devant notre regard
 que nous est-il possible d'oublier nos ancêtres sous nos corps
 pouvoir se détacher serein de cette hantise de l'homme
 et regarder tes yeux au passage de l'ange qui t'accompagne
 soutiens ton silence blanc, pur et témoin d'un plaisir d'ailleurs
 puisses-tu couvrir de tes ailes nos pupilles quand tu nous
 [presses
 comme deux fruits, deux amandes mâle et femelle sous les
 [branches
 de ta croissance future et déjà signifiée sur ta paume
 tu es tracé dans la genèse du sillon de tes mains innocentes